

d'un lac ou d'un cours d'eau » (1260), met l'accent sur les traits constitutifs de la conception et de l'endroit lui-même, tels que l'espace géographique limité par les eaux, la durée dans le temps et l'isolement. L'Atlantide, l'île mythique évoquée par Platon et qui n'a cessé d'être une abondante source d'inspiration pour les artistes en tant que métaphore d'un paradis perdu (ainsi que pour les aventuriers et explorateurs à la recherche d'un univers disparu et par cela mystérieux et fascinant), repose sur le même modèle définitionnel, quoi que les notions du temps et de l'espace doivent être comprises différemment puisque différent est aussi le statut ontologique de l'île.

Pierre, le narrateur du roman *D'un pays sans amour* (2011) de Gilles Rozier entreprend, lui aussi, la (con)quête de son Atlantide qui semble inaccessible parce qu'engloutie dans le passé et dans les ruines de la Deuxième Guerre mondiale. Il désire, pourtant, s'approcher de l'île, c'est-à-dire de la Varsovie d'avant le conflit mondial, afin de reconstruire, ne fût-ce qu'avec les mots, le Yiddishland, le « royaume juif » (ROZIER, 2011 : 15), bref, cette « cité céleste qui n'existe plus que sur les étagères de ma bibliothèque et dans ma mémoire » (2011 : 15), comme le rappelle Sulamita, héroïne et autre narrateur du roman.

Dans le cadre de cet article, je me propose d'examiner les enjeux et le fonctionnement de la métaphore de l'Atlantide sur laquelle repose le roman de Gilles Rozier et d'analyser les mécanismes aussi bien narratifs que mémoriels (en m'appuyant sur la réflexion de Paul Ricœur) qui permettent au(x) narrateur(s) de reconstruire l'univers annihilé de l'île mythique et ainsi de faire exister l'inexistant.

« Car le continent englouti est une sirène :
il suffit d'entendre l'écho de son chant brisé pour qu'elle vous attire
vers ses rochers » (413)

Le recours à la métaphore de l'Atlantide entraîne la réflexion sur l'ambivalence entre le réel et la fiction : l'île a-t-elle vraiment existé puisqu'elle n'est plus, que personne ne peut prouver son existence et qu'il est impossible de la localiser ? Cela implique, par conséquent, les oppositions (qui ne s'excluent pourtant pas nécessairement) entre la présence et l'absence, entre la mémoire et l'oubli. Enfin, elle renvoie aussi aux catégories de l'espace et du temps. Les mêmes critères nourrissent la réflexion sur l'histoire des Juifs en Pologne : la soudaine absence des Ashkénazes après la guerre qui revendique le travail de la mémoire pour combler le vide ; le sentiment d'irréalité dû à la disparition d'un univers dont le souvenir risque de s'effacer avec les derniers témoins obligeant, cependant, les historiens et romanciers, y compris Gilles Rozier, à le perpé-

tuer et ainsi à inscrire la problématique de la mémoire dans la problématique de l'imagination (RICŒUR, 2000 : 5—66) ; et enfin, l'importance de la dimension spatio-temporelle. Paweł ŚPIEWAK (directeur de Żydowski Instytut Historyczny) constate que c'est le temps et non l'espace qui constitue Israël (2015 : 16)². L'Atlantide, elle aussi, illustre parfaitement cette idée : quoiqu'elle renvoie à un endroit géographique, l'existence physique de celui-ci est passagère, donc déterminée par le temps (cela exclut la possibilité d'enracinement et l'idée de durée), il faut remonter dans le temps pour accéder à cet univers et pour l'actualiser (dans le sens linguistique du verbe). L'espace réduit à l'absence par le temps peut, pourtant, se perpétuer dans les récits.

Le roman présente le destin — bouleversé par la guerre — de trois poètes yiddish : Uri Zvi Grinberg, Peretz Markish et Melekh Rawicz, qui se lient d'amitié dans la Varsovie des années 1920 où ils trouvent une patrie accueillante pour leur œuvre et pour le yiddish, langue qu'ils ont choisie parmi d'autres (hébreu, polonais, russe) comme celle de leur expression poétique. Le roman s'inspire d'une photo des poètes³ prise, probablement, dans le jardin de Saxe, à l'époque de leur intense activité artistique qui solidifie leur amitié, mais le récit remonte aussi dans le temps d'avant leur rencontre évoquant les événements (parfois imaginés faute de preuves et documents suffisants) de leur enfance et jeunesse, pour finir avec la présentation de leur destin après la guerre (tous les trois ont survécu à la Shoah, mais Peretz Markish, lauréat du Prix Staline, a été fusillé à la Loubianka dans les années 1950 sur l'ordre de Staline). Ils se dispersent, chacun dans un coin du monde différent : Uri Zvi Grinberg part pour Israël, Melekh Rawicz s'installe à Montréal, Peretz Markish parcourt l'Union Soviétique (il séjourne entre autres aussi au Birobidjan⁴).

La particularité de la narration réside dans l'alternance du récit de Pierre qui, inspiré par le poème *Le Monde sur la pente* d'Uri Zvi Grinberg, part (dans le sens propre et figuré) à la recherche du Yiddishland disparu, et du récit de Sulamita. Son père, Alter Kacyzne, photographe et ami des trois poètes, a été assassiné pendant la guerre tandis que Sulamita a survécu à l'Anéantissement. Depuis son « palais de mémoire » (ROZIER, 2011 : 24), comme elle appelle sa demeure et en même temps sa bibliothèque qui se trouve, en effet, dans un vrai palais de la Renaissance à Rome, elle s'efforce de se souvenir de menus détails pour décrire à Pierre le monde disparu et l'histoire des trois artistes en y intégrant également des épisodes de sa propre vie. Une singulière amitié, fondée sur le souvenir et le rêve de revenir à l'Atlantide, bref, sur « quelque nostalgie désireuse de 'remettre les choses à leur place' » (RICŒUR, 2000 : 184), se tisse entre le jeune

² „Nie przestrzeń, ale właśnie czas tworzy Izrael”.

³ Cette photo a été reproduite sur la couverture de l'édition polonaise du roman.

⁴ La revue juive *Midrasz* du juin 2014 est entièrement consacrée au sujet l'Oblast autonome juif à Birobidjan. Ce numéro contient aussi le texte de Melekh Rawicz sur Isroel Emiot, poète et écrivain yiddish né en Pologne.

homme et la vieille dame. Certains endroits esquissés avec les mots par Sulamita sont parcourus réellement par Pierre qui adopte, dans sa quête tant littéraire, archivistique que personnelle, l'attitude d'un explorateur. Son questionnement personnel est motivé par la découverte que sa « grand-mère maternelle n'était pas française. Elle s'appelait Anna Janowska » (ROZIER, 2011 : 20) et il se peut, comme le souhaiterait d'ailleurs le narrateur, qu'elle soit juive.

Les ressemblances biographiques entre le personnage de Pierre et Gilles Rozier suggèrent que le narrateur pourrait être considéré comme *alter ego* de l'écrivain. Tous les deux ont suivi la même formation en gestion pour se tourner, par la suite, vers la langue et la littérature yiddish. Gilles Rozier a été directeur (jusqu'en 2014) de la Maison de la culture yiddish à Paris et de la plus grande bibliothèque yiddish d'Europe (Medem). À part son activité d'écrivain, il s'adonne aussi à la traduction des textes depuis le yiddish et l'hébreu. Cette fascination de la culture des Ashkénazes a ses origines, aussi bien dans le cas de Rozier que de son personnage Pierre, dans le questionnement sur la part juive de leur identité⁵.

« [L]es eaux commencent à s'écarter pour dévoiler l'Atlantide »
(127)

L'Atlantide du roman de Gilles Rozier doit être comprise de deux manières : d'abord comme un espace physique qui a réellement existé : le Yiddishland, la Pologne d'avant la guerre, puis comme une république des lettres : de la langue et de la littérature yiddish. Varsovie apparaît pour les écrivains comme un véritable paradis où les kiosques « croulent sous les titres en yiddish, [...] des milliers de livres paraissent, c'est pourquoi ces jeunes nés aux quatre coins de deux Empires se retrouvent dans cette ville qui n'est ni Berlin, ni Paris, ni Londres, ni Moscou » (ROZIER, 2011 : 49).

La question qui s'impose est, pourtant, de savoir comment évoquer le monde disparu de manière à le rendre tangible, à le faire exister sans support physique. Elle est posée par Sulamita tout au début du roman : « Vous me priez de raconter d'un monde à jamais englouti [...], comment pourrais-je vous faire respirer l'air d'un temps qui n'est plus » (2011 : 9). Paul RICŒUR constate que « la mémoire déclarative s'extériorise dans le témoignage » (2000 : 181). Rozier n'a pas vécu les événements décrits dans le roman⁶, mais il prête le statut de témoin à Sula-

⁵ Les informations biographiques viennent du site officiel de la Maison de la culture juive. Voir la Bibliographie.

⁶ Dans ce contexte, il serait intéressant de réfléchir sur la question de la post-mémoire. Une telle étude a déjà été entreprise par Piotr SADKOWSKI (2013a) qui a proposé la réinterprétation de la

mita. Les conséquences d'un tel procédé dépassent un simple (mais tout aussi demandé) effet d'authenticité. Dans la question posée par Sulamita, son premier souci porte plus sur l'incapacité de recréer les sensations que sur l'exactitude historique. Malgré ses hésitations (reflétées par le mode interrogatif du premier chapitre), elle réussit là où la rigoureuse présentation des faits historiques pourrait échouer, et cela grâce au côté sensuel de sa description (qui renvoie par cela à la perception proustienne de la mémoire), mais aussi grâce à l'aspect personnel, et par cela émotionnel, de l'histoire racontée (ROZIER, 2011 : 10). Les blancs, les lacunes qu'aucun document ne peut remplir, sont comblés par son *ars memoriae* de témoin.

En outre, la conscience de la proximité de la mort qui pèse sur l'histoire racontée rend son témoignage encore plus précieux et justifie la nécessité pressante de recueillir ses paroles. Elle en est, elle-même, consciente : « À mesure que nous nous éloignons de l'époque, les survivants disparaissent, et plus vous aurez de mal [...] à comprendre ce qu'ils voulaient dire » (2011 : 172)⁷.

Le recours au témoignage rend évident le fait que le destin de l'espace est associé à celui du temps :

La déclaration explicite du témoin [...] le dit bien : « J'y étais. » L'imparfait grammatical marque le temps tandis que l'adverbe marque l'espace. C'est ensemble que l'ici et le là-bas de l'espace vécu de la perception et de l'action et l'auparavant du temps vécu de la mémoire se retrouvent encadrés dans un système de places et de dates d'où est éliminée la référence à l'ici et au maintenant absolu de l'expérience vive. Que cette double mutation puisse être corrélée avec la position de l'écriture par rapport à l'oralité, c'est ce que confirme la constitution parallèle de deux sciences, la géographie d'un côté, secondée par la technique cartographique [...], et de l'autre l'historiographie.

RICŒUR, 2000 : 183

Le souvenir de Sulamita ne se limite pas à l'énoncé « J'y étais », mais repose aussi en majeure partie sur le savoir puisé dans les livres et divers documents. Gardienne de mémoire, elle effectue un minutieux travail de chroniqueuse et d'historienne tout au long de sa vie : « [...] mon monde s'est écroulé, comment le peut-il davantage ? [...] C'est pourquoi j'ai rassemblé ces documents et je vis au milieu d'eux » (ROZIER, 2011 : 14). Son « geste d'achivage » (RICŒUR, 2000 : 183) rend naturelle, voire nécessaire l'importance accordée aux noms propres

notion, employée par Marianne Hirsch, dans l'œuvre de Rozier. Voir aussi l'article de SĄDKOWSKI (2013b) dans *Quêtes littéraires*, n° 3.

⁷ Le film *Der letzte Mensch* (2014), les témoignages qui ont paru dans la presse polonaise à l'occasion des cérémonies commémoratives du soixante-dixième anniversaire de la libération des prisonniers d'Auschwitz (qui ont eu lieu le 27 janvier 2015) expriment aussi la crainte des générations nées après la guerre de ne plus avoir accès à la parole directe des survivants, d'être privées de leur présence.

(dont l'orthographe et les sonorités exotiques du polonais et du yiddish troublent la mélodie du français), aux dates, aux statistiques, aux détails dont son récit abonde en revêtant le caractère du roman historique où le savoir transmis est très bien organisé et présenté dans un large contexte politique et culturel.

L'évocation des faits ancrés dans la réalité à l'aide des dates et des précisions onomastiques et toponymiques permet aussi de remédier au doute soulevé par Sulamita sur l'existence de cet univers (où « J'y étais » peut s'avérer insuffisant) :

J'ai classé les revues, les tracts, les photographies, les manuscrits que j'ai glanés durant ma vie pour m'assurer que je n'avais pas rêvé, que l'Union des écrivains et journalistes juifs de Varsovie avait existé, qu'on y avait écrit et déclamé en yiddish, que je n'avais pas perdu la tête.

ROZIER, 2011 : 13—14

L'absence de l'Atlantide est donc annihilée par la présence de la parole de Sulamita (d'une part, parole de témoin, de l'autre, discours bien documenté comme l'est d'ailleurs tout le roman de Rozier) et celle des preuves matérielles de l'existence de « la cité céleste » (ROZIER, 2011 : 15). Inspiré par la lecture des textes, l'acte de parole de Sulamita renaît, de nouveau, sous forme de l'écrit, c'est-à-dire des lettres adressées à Pierre. Le passage de l'oralité à l'écriture (« au sens précis de fixation des expressions orales du discours dans un support matériel » (RICŒUR, 2000 : 183)) importe pour l'archivation du témoignage, pour la production de preuves, et ainsi pour la (re)constitution de l'Atlantide parce que les « arts langagiers [...] [sont] capables de 'faire paraître vraies' les choses dites » (2000 : 13).

« [L]a géographie [...] secondée par la technique cartographique » (2000 : 183), activité propre aux premiers explorateurs des terres inconnues et qui, selon les études sur le post-colonialisme, peut symboliser la prise de possession (BUCHHOLTZ, KONECZNIK, 2009 : 38), caractérise aussi les recherches de Pierre qui délimite sur la carte non seulement les frontières de l'Atlantide, mais aussi tous les déplacements des poètes admirés. Il marque ainsi les traces du passé invisibles, effacées de la mémoire de l'espace. Il visitera quelques endroits fréquentés par les poètes (Vienne, Israël) sans pour autant s'être confronté avec la réalité de la Varsovie actuelle en gardant, pour le moment, l'image de la Varsovie connue des lettres de Sulamita et des livres. Le roman finit pourtant avec l'idée du voyage à la capitale polonaise — lieu idéal pour y chercher de l'absence (ROZIER, 2011 : 433—444) —, et s'ouvre ainsi à la possibilité d'une nouvelle conquête de l'Atlantide.

« Cette langue est un océan, sa littérature une cité engloutie » (40)

L'Atlantide représente aussi « [u]n royaume avec ses seigneurs et ses serfs, ses frontières et son territoire : la langue » (ROZIER, 2011 : 11—12). Celle-ci est porteuse de ses propres valeurs, mythes, références culturelles, et de l'expérience des générations. Sulamita se demande : « Comment pourrais-je rappeler cette époque et ces lieux dans votre langue alors qu'aux tables de l'Union, on parlait yiddish » (2011 : 10) ? La tâche du personnage, et du romancier, consiste aussi à traduire l'Atlantide, à parler d'une langue dans une autre langue.

Le roman de Rozier réussit pourtant dans cette entreprise grâce entre autres au recours aux citations des textes yiddish dans leur traduction en français (quelques poèmes et lettres des trois poètes ainsi que d'autres écrivains yiddish ont été intégrés dans le roman). La recréation de l'Atlantide littéraire repose donc sur les procédés intertextuels dont la visée ne se limite pas à initier le lecteur à la poésie de Grinberg, Markish et Rawicz et à lui faire connaître le contexte de la création de leurs œuvres dont le dynamisme suit les changements de la situation politique et qui est façonnée par leur biographie ce qui est subtilement présenté dans le roman. L'objectif est, peut-être, d'inscrire les poèmes des trois artistes dans un réseau intertextuel plus complexe pour souligner leur place légitime et indiscutable dans l'héritage littéraire juif, mais aussi dans l'histoire de la littérature mondiale. Ainsi, à part la poésie de Grinberg, Markish et Rawicz, les narrateurs évoquent d'une part les saints textes du judaïsme : la Torah et la Bible hébraïque (2011 : 75—76), le Talmud (2011 : 106), de l'autre, le folklore juif : des contes hassidiques (2011 : 79—80), des anecdotes sur les rabbins, etc. Puis, comme le remarque Piotr SĄDKOWSKI, « le roman fait sortir la littérature yiddish des cadres d'une littérature mineure et folklorique, pour mettre en lumière sa valeur esthétique, sa place dans l'histoire de la littérature mondiale et sa survie, malgré la Shoah » (2013a : 45). Par le fait même de placer au centre du récit la problématique de la mémoire et la question de retrouver le passé, le texte dialogue avec l'œuvre monumentale de Proust. Ce passé doit être compris aussi dans le sens de la recherche des lettres englouties, donc comme l'a remarqué SĄDKOWSKI, il s'agit de « la littérature qui se souvient de la littérature » (2013a : 48).

Une telle thèse se confirme dans le choix même de la métaphore de l'Atlantide qui renvoie, tout d'abord, à la mythologie grecque. Elle permet ainsi de juxtaposer la tradition des Ashkénazes et la culture antique qui font partie, dans la même mesure, de l'héritage culturel de l'humanité. L'importance de la littérature yiddish est encore accentuée par le palais de la Renaissance italienne qui accueille la bibliothèque de Sulamita : « Si je n'avais pas eu suffisamment d'argent en banque, j'aurais vendu une esquisse de Raphaël, cette somme n'était rien au regard de la valeur de ces papiers, elles [les archives — AŻ] me permettaient de recréer le monde de mon père : l'Atlantide » (ROZIER, 2011 : 196).

Le récit doit donc être lu comme hommage aux trois poètes juifs et à la littérature yiddish en général, cette littérature qui est née à la même période et au même endroit que les textes des écrivains polonais de l'entre-deux-guerres (Konstanty Ildefons Gałczyński, Leopold Staff, Stanisław Przybyszewski, Maria Pawlikowska-Jasnorzewska, Jan Lechoń, etc.), mais qui n'entre pourtant pas dans le canon de l'enseignement en Pologne.

Qui plus est, la conception de l'univers construit avec des lettres renvoie à la tradition kabbalistique, donc à la perception mystique du monde-texte, c'est-à-dire du monde créé avec les lettres composant les noms de Dieu. Le roman de Rozier constitue aussi un geste de recréer le monde disparu, d'abord à l'aide des poèmes de Grinberg, Markish et Rawicz, puis avec le texte même de son roman. La littérature est donc la raison d'être de cet univers et de ses habitants, de ce peuple du Livre comme sont souvent appelés les Juifs. Sulamita dit à propos d'une poétesse juive, Miriam Ulinower : « [...] elle n'a cessé d'écrire, parce que les mots constituaient sa vie, et que tant qu'elle vivait, elle écrivait » (2011 : 37) et Peretz Markish constate à son tour : « Je n'ai qu'un pays, la langue yiddish » (2011 : 293).

La métaphore de l'île engloutie est encore renforcée par la comparaison, renouant de nouveau avec la mythologie juive et kabbalistique, de la langue yiddish à un *dibouk* (2011 : 40) qui est absent dans le sens matériel, mais qui représente la potentialité de renaître et se réintégrer dans le monde visible. C'est un espoir qui ne présage peut-être pas une renaissance de la littérature yiddish en Europe, mais qui admet un renouveau de l'intérêt pour cette langue et ces textes.

De plus, l'intention du projet romanesque se résume peut-être aussi dans l'attitude de Pierre qui recherche les traces du passé pour comprendre le présent : l'Atlantide fait partie de son identité. Il veut la reconstruire, mais, en fin de compte, c'est elle qui le construit au fur et à mesure de sa quête. Toutefois, bien que le voyage vers l'île soit la réponse à une nostalgie du passé et au questionnement identitaire, il est aussi une vraie aventure intellectuelle et littéraire. Il donne également naissance à des amitiés (avec Sulamita, puis avec Benny en Israël) fondées sur un système commun de références culturelles, et grâce à cela, l'Atlantide peut se perpétuer tant qu'il y aura quelqu'un pour la chercher, la lire, enfin, la rendre accessible avec les mots. Cette idée est illustrée par Pierre lui-même, lorsqu'il constate après la mort de la chanteuse Barbara : « [...] la femme avait disparu, mais sa voix resterait tant qu'il y aurait quelqu'un pour l'écouter » (2011 : 103). Finalement, son aventure est aussi le processus qui redonne au yiddish le statut légitime d'une langue (2011 : 138) qui est (comme le constate Rozier lors d'une interview animée par Anne Schuchman) « la langue européenne par excellence ».

Pour le lecteur polonais, la reconstitution du Yiddishland avec les belles-lettres présente une valeur de plus. La Pologne n'y est plus seulement associée

au cimetière des Juifs, au «royaume de la croix» (2011 : 284), aux camps de concentration (même si ceux-ci marquent la fin de l'Atlantide), mais apparaît aussi, dans la période précédant la guerre, comme un endroit accueillant pour la littérature et culture yiddish.

« [J]e cherchais [...] de l'absence » (433)

Charles Taylor constate que, faute d'un autre moyen linguistique plus direct, les gens communiquent à travers les métaphores, les symboles, les paraboles (TISCHNER, 2015 : 32). Au lieu de condamner ce type de communication pour son côté apparemment imprécis et imagé, il faudrait apprécier la richesse de cette figure de style et surtout la possibilité qu'elle donne de transmettre le ou les sens. Le recours à la métaphore de l'Atlantide permet ainsi de saisir l'insaisissable, de mieux comprendre une réalité qui n'est plus, enfin, d'exploiter toutes les nuances significatives que le discours savant et objectif n'aurait pas prises en compte. Elle rend possible la description des caractéristiques essentielles d'un lieu disparu (avec l'idée d'un paradis perdu, d'un espace-temps mythique, d'une incertitude quant à l'existence réelle de cet endroit), mais elle permet également d'explorer la problématique de la recherche, de la quête de l'absence et de l'impératif éthique de se souvenir. Celui-ci est aussi le mobile de la narration des œuvres de Patrick Modiano (Prix Nobel 2014). Sulamita dit : « Je suis la seule à m'en souvenir » (ROZIER, 2011 : 13) et le narrateur de *Dora Bruder* constate : « J'ai l'impression d'être tout seul à faire le lien entre le Paris de ce temps-là et celui d'aujourd'hui, le seul à me souvenir de ces détails » (MODIANO, 2000 : 50). Le déclencheur de la narration, dans les deux cas, est le texte (roman, poésie, fragments de presse, etc.) mais aussi les photographies, bribes de l'existence oubliée, donc les documents authentiques qui contribuent à la réapparition de l'Atlantide.

Gilles Rozier et Patrick Modiano, nés après la Shoah, essaient, dans leurs romans inspirés, tous les deux, par les biographies des personnes réelles, d'accéder à cet espace du passé, à l'idylle de la vie d'avant la guerre, qui se dérobe. Le recours aux mêmes mécanismes narratifs et mémoriels chez les deux écrivains, qui sont peut-être annonciateurs ou représentants d'une tendance à caractère plus général dans la littérature contemporaine⁸, et l'approche

⁸ Le succès du roman *Charlotte* de David Foenkinos (Prix Renaudot 2014, Prix Goncourt : le choix polonais 2014, Prix Goncourt de l'Italie 2014, Prix Goncourt des Lycéens 2014) qui retrace la vie de Charlotte Salomon, peintre d'origine juive assassinée à Auschwitz, confirme peut-être cette tendance.

semblable dans la recherche de l'absent témoignent d'un besoin existentiel de retrouver le passé « sous cette couche épaisse d'amnésie » (MODIANO, 1999 : 131) et de reconstruire l'Atlantide (et ainsi de se laisser construire) grâce à l'écriture.

Le roman de Rozier, mais aussi celui de Modiano, est l'imitation par le texte d'un univers réel et textuel disparu : nous sommes donc obligés à « reconnaître malgré nous que le non-être est en quelque façon » (RICŒUR, 2000 : 14).

Bibliographie

- BUCHHOLTZ Mirosława, KONECZNIK Grzegorz, 2009 : „Postkolonie jako miejsca spotkań, czyli wokół postkolonialnej terminologii”. In : Mirosława BUCHHOLTZ, red.: *Studia postkolonialne w literaturoznawstwie i kulturoznawstwie anglojęzycznym*. Toruń: Adam Marszałek.
- FOENKINOS David, 2014 : *Charlotte*. Paris : Gallimard.
- Le Nouveau Petit Robert*. 2000. Paris : éd. Dictionnaires Le Robert.
- MODIANO Patrick, 1999: *Dora Bruder*. Paris : Gallimard.
- RAWICZ Melech, 2014 : „Isroel Emiot — profil intymny”. Przeł. Bella SZWARCMAN-CZARNOTA. *Midrasz. Pismo żydowskie*, nr 6.
- RICŒUR Paul, 2000 : *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Éditions du Seuil.
- ROZIER Gilles, 2011 : *D'un pays sans amour*. Paris : Bernard Grasset.
- ROZIER Gilles, 2013 : *Z kraju bez miłości*. Przeł. Krystyna ARUSTOWICZ. Kraków: Wydawnictwo Literackie.
- SADKOWSKI Piotr, 2013a : « Les romans de Gilles Rozier ou les langues et la post-mémoire juives sorties de l'impasse du silence ». In : Jerzy LIS, red. : *Studia Romanica Posnaniensia XL/4 : Le roman de l'extrême contemporain en langue française*. Poznań : Wydawnictwo Naukowe UAM, 41—50.
- SADKOWSKI Piotr, 2013b : « La transposition profane de l'Exode dans *Moïse fiction* de Gilles Rozier ». *Quêtes littéraires*, n° 3 : *Entre le sacré et le profane*. [Edyta KOCIUBIŃSKA, Judyta NIEDOKOS (éd). Lublin], 174—183.
- ŚPIEWAK Paweł, 2015 : „Nowy Rok”. *Tygodnik Powszechny*, nr 7, 16.
- TISCHNER Łukasz, 2015 : „Widok z ziarnkiem gorczycy”. Wywiad z Charles'em Taylorem. *Tygodnik Powszechny*, nr 14, 32—34.

Sites

- <http://yiddishweb.com/animateurs/gilles-rozier/>. Date de consultation : le 30 janvier 2015.
- Rencontre animée par Anne Schuchman : http://www.akadem.org/sommaire/themes/culture/culture-yiddish/la-litterature/d-un-pays-sans-amour-13-10-2011-28371_446.php. Date de consultation : le 30 janvier 2015.

Note bio-bibliographique

Anna Żurawska a soutenu en 2013 sa thèse de doctorat sur la correspondance des arts dans l'œuvre littéraire et picturale de Sergio Kokis. Elle est boursière du programme *Comprendre le Canada*. Ses articles ont paru dans des revues universitaires et ouvrages collectifs (entre autres *TransCanadiana*, *Romanica Silesiana*).